

Sur le Chemin d'Alsace

La pluie persista sans trêve et se livra toute la nuit. Au petit matin, elle ne tombait plus que sur les organismes adaptés des animaux nocturnes attardés, en mesure de l'apprécier ainsi que sur ceux qui vivent déjà dans l'eau (sans oublier les gastéropodes en tous genres qui trouvent là matière à glissades effrénées). C'est en gros le fruit de mes réflexions tandis que je me déplace sur un trottoir humide ce matin du vendredi 14 septembre.

Depuis une bonne semaine je parcours le Chemin de Compostelle attrapé à Wissembourg, frontière allemande, et je devrais mettre un terme temporaire à mon équipée aujourd'hui en arrivant à proximité de Colmar.

La journée avait démarré singulièrement en débarquant tout harnaché devant le bureau d'accueil - pour l'instant vacant - du gîte catholique de Châtenois (région de Sélestat).

"Haro sur le baudet !" J'apostrophe la première des serveuses naviguant entre la cuisine et un groupe d'une trentaine de mémères, redoutables caqueteuses, déjeunant avant de reprendre leur activité de "patchworkeuses".

- « "Siouplait" ! Qui se charge d'encaisser les règlements ? »

Coupée dans son élan, la fille de service détaille l'individu qui la dérange ainsi pour une opération inhabituelle à cette heure.

- « Ben... La préposée habituelle n'arrive qu'à neuf heures et demie, mais en cas d'absence... Je m'occupe de vous dès que je me serai débarrassée de ce que je tiens. »

Deux secondes plus tard la porte battante danse le tango en souvenir de la bourrade subie à son passage. La serveuse distribuera moins de violence à repasser, mais n'ira pas plus loin que la table disposée en coin.

- « À nous ! Alors vous devez quoi, au juste ? »

Elle trouve les tarifs dans le tiroir du bureau et je pointe un billet de cinquante euros

- « Évidemment, vous n'avez pas de monnaie ! annonce une bouche contractée dans une mine qui ne l'est pas moins.

- « Non ! Pourquoi, il y a un problème ? »

- « Oui ! Je ne dispose pas de la clé de la caisse »

Ça se gâte encore lorsque je propose ma carte bleue, mais personne ne sait pratiquer la transaction, ni elle, ni aucun de ses collègues et pas plus que l'homme à tout faire appelé à la rescousse.

- « Ne vous inquiétez pas, lâche-t-il, si ça ne fonctionne pas c'est simplement parce que je n'agis pas correctement. Je vais me renseigner. »

Par chance, le factotum échange profitablement - au téléphone - avec une interlocutrice et à l'essai suivant, le bibi caquette et accouche d'un ticket.

Quand je retrouve ma liberté, il est tout près de 9 h, poussant la porte pour baigner aussitôt dans un temps brumeux et encore frais rien moins qu'engageant.

En une vingtaine de minutes je dévore la piste qui mène aux abords de KINTZHEIM, passant en contrebas du château servant de décor et d'aire d'envol aux rapaces de la très réputée "Volerie des Aigles".

Descente à travers les vignes ; remontée par d'autres alignements viticoles. Omniprésent, le vignoble enserre le piémont vosgien en s'imprimant sur son relief plissé. Partout, l'activité fébrile régnante anime des séries d'acteurs qui se partagent les rangées de ceps ; coupeurs accroupis, porteurs exhaussés, tracteurs et cuves en bouts de lignes. Ce sont les vendanges.

Une intersection me jette au contact d'un autochtone qui promène son berger allemand. Empruntant la même portion de chemin il me fait l'honneur de sa compagnie, racontant son chien, les environs. Je lui parle de Compostelle et c'est à ce propos...

- « Savez-vous, réagit-il, que l'église de Kintzheim conserve précieusement dans son reliquaire, une dent de Saint-Jacques ? »

Une dent du Saint ? C'est stupéfiant car mon topoguide est tout à fait muet au sujet de Kintzheim. C'est tout juste s'il signale qu'il y a une église et encore, parce qu'il faut la contourner.

Deux cents mètres plus loin, il monte vers la forêt alors que je continue par le vignoble.

Orschwiller (68)

À intervalles presque réguliers, les villages se suivent et se ressemblent. Sans apercevoir âme qui vive, je traverse ORSCHWILLER, riche de ses façades traditionnelles alsaciennes.

Retour dans le vignoble en suivant des allées bien entretenues, goudronnées ou bétonnées pour supporter le poids des véhicules spécifiques... toujours lourds quelle que soit l'abondance de la récolte.

J'en suis à balancer dans le décor le squelette de ma troisième grappe de la matinée quand j'aborde SAINT HIPPOLYTE (Haut Rhin), tourné vers la montagne et face à la silhouette imposante d'un fier château impérial (du temps de l'annexion, à l'époque de Guillaume II) : Le "Haut-Koenigsbourg"

J'évite le gros du village par la Rue du Parc et ses maisons en bordure où plusieurs habitants sont dehors à bavarder. Pas besoin de demander sa route, ce sont eux-mêmes qui spontanément surviennent et veillent à ce que personne ne s'égaré.

- « Stop ! Ne continuez pas devant vous, la rue est barrée ; mais prenez plutôt entre les deux maisons et montez par le sentier ; par là vous arriverez facilement à Rodern ».

Dialogue laconique mais édifiant et de première bourre ; confiant, je ne ralentis pas et vire à 90° pour sauter de l'asphalte au chiendent.

RODERN est un patelin comme n'importe quel autre ici, mais un peu plus accroché aux premiers reliefs et à leur sylve sauvage. Un chemin droit s'élève en rasant le pied velu d'une reculée. De loin en loin, noyers et châtaigniers se relaient pour border le passage.

Brutalement, la large piste se braque, vire face à la déclivité et dessine un lacet serré l'amenant à l'assaut de la montagne qui s'offre le culot de se dresser en travers du passage. Tout de même, un dénivelé de 120 mètres, quand les guiboles rouscaillent...

Pas de provocation orgueilleuse, juste une montée à un rythme mesuré conduisant au sommet de la bosse, à travers une forêt de feuillus faisant une part belle aux résineux. Toujours sous couvert, la pente s'inverse et j'atteins une départementale venant de la montagne. Elle serpente et passe devant une altièrre mais néanmoins discrète gentilhommière qui dévoile pudiquement certains atours baroques à travers les nuances vertes habillant son berceau ; c'est le "Château de Reichenberg", signalé par mon topoguide.



Revoici les cépages, avec par-dessus, cherchant à les illuminer, l'auréole copieusement diluée marquant l'emplacement de l'astre du jour. À peine plus de clarté, c'est déjà ça !

Régulièrement, le chemin s'abaisse tout en s'accrochant au relief incurvé. Enfin, s'élevant de la ligne inclinée traçant l'horizon, le pignon pointu d'une construction médiévale tire doucement vers le ciel une tour arrogante.

Les ultimes ceps se bloquent au pied des anciens remparts, et suivant la route dessinée par les vestiges j'accède au bas du centre ville de RIBEAUVILLÉ (68)

Je connais parfaitement l'endroit : tout l'intérêt présenté par cette ancienne cité qui, si elle n'a pas conservé l'intégralité de ses attributs attestant de son ascendance médiévale, plonge immédiatement le visiteur en plein passé dès qu'il tourne et découvre la rue vivante partant en direction de la montagne comme si elle voulait rejoindre l'un des trois châteaux "Ribeaupierre" qui s'offrent en perspective.

Je me fonds dans une foule bigarrée qui flâne, chine, goûte, dévore des dents et des yeux, fouille et farfouille, évalue, et, devant les tableaux aux menus, détaille les propositions alléchantes des restaurants, gargotes et autres "winstubs".

Sur plus de 500 mètres, on y trouve un résumé de tout ce qui raconte et personnifie l'Alsace, son âme, son caractère : L'originalité et les particularités des maisons serrées les unes aux autres, séparées par endroit par une venelle ou enclavées secrètement au fond d'une courette fleurie ; la diversité des ses échoppes et boutiques retraçant la vie des populations qui se sont succédées.

La montée vers le haut de la ville est ici guidée par les clous en bronze scellés dans le pavage, frappés aux armes du pèlerinage de Compostelle. Flatté par cet honneur que dispense la municipalité aux visiteurs pèlerins, je dépasse l'Hôtel de Ville et l'église, franchis une porte fortifiée, reconnais la "Tour des Bouchers" et m'écarte pour contourner le centre ville.



Ribeauvillé : Tour des Bouchers

Passée la dernière maison, un embryon de sentier s'élève jusqu'à une construction circulaire qui symbolise l'entrée au royaume de Bacchus /Dionysos (Dieux de l'olympé ou de n'importe quel autre panthéon). Le coin me convient parfaitement pour casser la croûte. Je me case sur une margelle bétonnée de manière à surveiller la montée, surtout pour m'offrir une perspective sur Ribeauvillé. Il est 13 h, je me souhaite un bon appétit : Une

grappe de Muscat apéritive détachée à trois mètres de là puis (à défaut de choucroute) une paire de gendarmes et sandwich au pâté.

Est-ce l'effet de la mastication, l'air grisant ou la quasi immersion dans les cépages... Il me vient une "juteuse" idée qui tendrait à prolonger cette cure uvale que j'abandonnerai (hélas !) dans quelques heures. Je transvase le restant d'eau de ma gourde bouteille dans celle qui me bat la cuisse, saisis mon couteau suisse et pars en chasse des rares verjus oubliés. Ainsi armé, je n'aurai pas à arracher des grappes récalcitrantes, je trancherai.

Est-ce un excès de fébrilité en me sentant coupable d'effectuer un acte blâmable ? Je coupe à l'aveuglette et c'est le pouce que je tranche, mêlant du sang rouge au jus sucré.

Je stoppe instantanément mes vendanges improvisées pour enfilez illico le sarrau blanc de l'infirmier qui prodigue les premiers soins. Tant bien que mal et en évitant autant que possible

d'asperger mes affaires de "spécial résiné", je tire de ma trousse à pharmacie le nécessaire pour confectionner une pas très jolie mais apparemment efficace poupée.

Lénifié, j'ai perdu un peu de flamme, mais pas l'idée générale et avec moult précautions, je ramène quelques grappillons à ma table de travail. Je détache les grains un à un sans les écraser pour les enfiler dans le goulot et passer ainsi à la première étape de la vinification : ensiler le raisin pour que – le poids aidant à l'écrasement – un moût puisse s'écouler. Dans quelques jours, je m'offrirai un verre de "bourru" en repensant à mes tribulations.

Je ne musarde plus, dépassant HUNAWIHR je fonce vers un nouveau "joyau" de la chaîne en sautoir qui constelle les plis de ce versant du massif vosgien.

Le chemin est bon, caillouteux mais large, ce qui permet de fondre et d'avaler proprement une équipe féminine en goguette qui avance à quatre de front. Je découvre RIQUEWHIR. Cette fois encore, le balisage m'évite une visite de la ville. Devant la "Porte Haute", je ne fais que passer, poursuivant l'avenue qui me déportera en direction des vignes.

Un instant d'hésitation, mais tout de suite, depuis son pas de porte, un vieux monsieur allie le geste à la parole (en dialecte) pour m'expédier dans la bonne direction. Résigné, je cède à l'appel des coteaux à pinards et, pour sans doute l'ultime épisode de ce périple, cabote entre pinots et rieslings, muscats et gewurztraminer, grappillant à droite et à gauche.

Je ne batifole pas pour autant mais guette l'instant où il faudra abandonner le chemin principal qui continue sur Kaysersberg. Pour cette dernière soirée étape, j'ai suivi le topoguide qui conseille d'éviter cet autre "bijou" où l'importante fréquentation touristique laisse peu de débouchés au pauvre bipède nomade que je suis.

Et toc ! Une bretelle fonce à gauche, ne cédant en rien au large chemin blanc qui continue droit devant. Dix minutes plus tard, je croise les premières maisons de MITTELWHIR et en remontant la première rue rencontrée, trouve le "Centre International de Séjour" ; un immeuble tarabiscoté où le verre fait bon ménage avec le métal et le béton.

L'espace qui fait face est aménagé en parking pour véhicules petits et grands. Justement, le car arrêté provisoirement sur le bord de la rue décharge sa cargaison de "seniors". L'écoulement est mou, gauche et apathique. Précédant de justesse le flux envahissant, j'atteins une loge d'entrée où une secrétaire en maraude aperçoit mon intrusion.

- « À nous ! » fait-elle et j'ouvre le feu !

- « Bonjour ! Je marche sur le Chemin de Compostelle et j'ai réservé une chambre chez vous. »

La nana tourne les pages de son registre, semble hésiter... Je ne m'effraie pas, connaissant le rituel par lequel on laisse croire que l'établissement jouit d'une réputation telle que son occupation est en permanence voisine de la saturation. La clientèle aime ça !

- « Votre nom, s'il vous plaît ! »

Je donne nom et prénom, sachant qu'elle finira par trouver.

- « Voici, c'est au deuxième étage, le restaurant pour le petit-déjeuner est derrière vous. C'est là que toute la semaine ont y sert les différents repas, mais vous êtes verni car ce soir vous allez profiter, sans contrepartie, du repas de gala donné pour les groupes qui résident à la semaine. Je vous demanderai d'attendre jusqu'à 20 h avant de vous présenter à la porte au fond du couloir ».

- « Ah ! Que voilà une aimable invitation, pourquoi ai-je mérité autant de mansuétude ? »

- « Simplement que pour nous c'est plus facile d'assurer un seul service et qu'il est hors de question de vous faire subir un surcoût... »

Paré à la visite des lieux ! Je n'aurais rien à apprendre des zones réservées aux piaules, en revanche l'espace convivial, au premier étage, est clairement indiqué et je me retrouve assez vite devant une ouverture où les battants à claire-voie laissent entrer en plus de la lumière, tous les soiffards en quête d'un remontant. Il est plus de 18 h et le bar est maintenant ouvert.

Un amer-bière en main, je m'installe en déposant le flacon ambré sur une petite table à l'écart d'un joyeux petit groupe de retraités en trop plein d'entrain.

Une heure plus tard, les derniers clients du bar partent se mettre sur leur "trente et un" pour la soirée à venir. Mon vestiaire étant des plus limité, je n'ai pas à me poser de question : ce sera pantalon de toile et chemisette ; pour les pompes, des chaussures de tennis.

19 h55. Par l'escalier, je me laisse glisser en bas, bloqué net par la file compressée qui stagne dans le couloir d'accès au restaurant où se passera la fête. Foule impatiente et trépidante ; l'atmosphère de liesse se ressent à travers les toilettes des cocottes coquettes et des gens qui s'interpellent en piétinant sur place. Devant la porte deux hôtesse filtrent l'affluence : groupe machin ? Là bas au fond ; association bidule de l'autre côté.

- « Et vous monsieur ?

- « Moi ? Je suis seul, randonneur invité par le hasard des circonstances ».

- « Ah ! Oui, alors prenez place à la table qui se trouve derrière moi, à gauche après l'entrée. Vous serez 6 personnes indépendantes à l'occuper ».

Passé l'étranglement du passage, le regard prend d'emblée la mesure de la salle apprêtée à recevoir les résidents conviés à la soirée festive hebdomadaire : une estrade basse centrée sur une cloison et, partant des trois autres murs, des rangées de tables cernant le centre de la pièce en enveloppant une piste de danse.

L'animation prévue sera bien musicale car des instruments et une sono sont déjà en place sur le podium. En premier arrivé, je prends place de manière à éviter la bousculade des nouveaux arrivants qui continuent d'affluer. À mes côtés, s'assieront successivement quatre personnes d'une même famille puis deux types ensemble dont l'accoutrement tout en simplicité s'apparente au mien et laisse à penser qu'ils sont piétons et itinérants.

C'est le début, et avec l'apéritif maison, chacun des occupants de la table cherche l'occasion de placer quelques mots de sympathie, histoire de se fondre à l'unisson de la masse qui plaisante gaiement.

Une personne du service vient et consulte chacun de nous sur le choix du plat principal – sachant que pour tous les autres convives la question est déjà tranchée :

« Vous pouvez choisir entre le "beckaoffa" - c'est le thème du repas de ce soir - et le "fleschnacka". Grâce ! pour l'orthographe non figé de ces noms tirés du dialecte alsacien.

C'est parfait, nous sommes partagés, donc les deux plats seront sur notre table et ce sera l'occasion de goûter à tout : les patates étouffées dans la viande et la pâte farcie roulée.

C'est au tour des musiciens et danseurs en costumes folkloriques de faire leur entrée sous les vivats d'une foule enthousiaste. Accordéoniste et pianiste prennent place sur la scène, vite rejoints par le batteur, chanteur et animateur tandis que les trois couples de danseurs sont alignés devant, face au public attablé.

C'est parti ! Musique de fête, chants "à boire" scandés par tous ; les : « Ein, zwei, drei souffa ! » reviennent souvent. Je participe de bon cœur, cherchant à entraîner mes voisins qui peinent un peu à entrer dans la liesse qu'ils ne sentent pas faite pour eux.

Concentré de "Schpounz Musik" pour accompagner le repas auquel tout le monde s'adonne avec dévotion. Si le vin ne coule pas à flots c'est que la boutanche "d'Edelzwicker" déposée gracieusement à chaque table par la maison est vite époncée, alors que la voix suave et insistante de l'animateur ne tarit pas d'éloges sur tous les crus d'Alsace passés en revue, poussant à la consommation à en faire baver un escargot sous le déluge.

Des temps morts, il y en a, surtout pendant le gros travail des mandibules où chacun est concentré sur son assiette et que l'animation est en pause. Considérant ses voisins, c'est le moins timoré du groupe de quatre qui se colle au jeu des questions en s'adressant à mon voisin de gauche.

- « Alors, vous marchez la journée et le soir vous dormez dans des auberges où des gîtes, comme ici. Vous êtes parti pour aller à Saint-Jacques-de-Compostelle ? »

- « Pas tout à fait, réplique la personne en arborant un mi-sourire amusé. Ce que vous évoquez, je l'ai réalisé en pèlerinage il y a quelques années ».

- « Moi également », dis-je pour qui voulait l'entendre et ne pas être en reste. Je relance, m'adressant plus particulièrement à mon voisin :

- « Hier, en contrebas du Mont Sainte-Odile, j'ai rencontré deux marcheurs qui cherchaient leur chemin, n'étais-ce pas vous ? »

Du coup, le gars, un peu moins âgé que moi, me toise un instant, puis renchérit :

- « Ah ! C'était vous... Nous marchons depuis Strasbourg et effectivement nous avons échangé quelques mots avec un randonneur qui arrivait derrière nous ; il avait mal aux jambes, je crois ».

- « Oui, c'était moi ! Je pense vous avoir aussi croisé deux ou trois fois le long du canal de la Bruche entre Strasbourg et Molsheim. C'était vous aussi ? »

- « Oui, et ce soir c'est encore moi ! Stupéfiant, non ? Alors, vous n'allez pas à Santiago ? »

Le type se marre un peu et précise :

- « Eh bien non, je fais juste découvrir l'Alsace à mon ami norvégien. »

D'accord, d'accord... Si son compère se contente de hocher la tête et de sourire, poussant à l'occasion un oui ou un non, c'est qu'il a quelques difficultés avec notre langage.

- « Nous pensions pousser jusqu'à Belfort, mais la suite de notre parcours est compromise car j'ai égaré mon topoguide et je ne vois pas comment m'en procurer un autre ».

C'est vrai que pour en obtenir un, il faut le commander directement à l'association des "Amis de Saint-Jacques en Alsace". J'avais obtenu ses coordonnées par l'association franc-comtoise dont je suis membre.

- « J'en fais partie également, mais pour le coup ça ne me servirait pas à grand-chose ».

- « J'ai une solution ! Cette année, mon voyage s'arrête ici, demain je prends le car pour Colmar et je rentre. Donc, il ne me manquera pas si je vous le laisse. »

Cette solution à l'air de l'enchanter, ainsi que son ami qui branle du chef vigoureusement.

Le repas tire à sa fin et l'animation musicale reprend de plus belle. La pâtisserie alsacienne du dessert est en cours de distribution alors que l'animateur prodigue un maximum d'efforts pour faire boire autre chose que de la flotte... et mériter sa rétribution.



Danses folkloriques

« Et pour accompagner et bien faire descendre un si beau et si bon gâteau, qu'est-ce que l'on doit boire ? Allez, je vous écoute.

Des cris fusent d'un peu partout.

« Ya ya ! C'est bien, du "Créemant d'Alsace" bien frais ! Commandez vite, il n'y en a peut-être pas pour tout le monde ! »

- « Avez-vous déjà rencontré pareille aubaine au cours de toutes vos pérégrinations ? » Ceci dit à l'adresse de mes voisins marcheurs, bien entendu. La réponse - comme je m'y attendais - est un simple « Non, jamais ! ».

Au cours de cette soirée festive, les convives ont dansé ; les couples folkloriques ont de même évolué sur les airs de valse et polkas joués par l'orchestre et pour raviver la vigueur des attablés, c'est maintenant aux acteurs costumés d'entraîner sur la piste un maximum de monde ; tirant par la main qui une femme ou un homme. Nous n'échappons pas à la vigilance des recruteurs et c'est une Alsacienne, toute coiffe déployée qui invite mon voisin. Celui-ci s'excuse, il ne sait pas danser. La fête serait incomplète sans quelques pas en rythme et je ne peux pas laisser la taxi-girl repartir à vide en se posant des questions sur nos comptes.

Vers 22 h 30, la soirée n'a pas retrouvé de 3^{ème} souffle et moins d'un quart d'heure plus tard, les couloirs résonnent des passages de nombreuses personnes.

Le lendemain :

Être au restaurant dès l'ouverture à 7h30 ; je ne veux pas rater le passage de JPK le Montbéliardais et son pote norvégien. C'est étonnant les difficultés que l'on éprouve à s'extraire de la cage d'ascenseur. Il ne débouche qu'à deux pas de l'entrée (encore fermée), dans un couloir obstrué par une foule d'affamés agglutinés contre la porte. Je supporte sans sourciller les mauvais regards des "cancoires" offusquées qui s'estiment lésées par le butor qui force et s'incrute, les faisant ainsi reculer d'une place.

Deux minutes plus tard ce fut le "big-bang" et les deux battants s'écartent, libérant l'énergie accumulée et le flot dévastateur qui se rue, s'adonnant instantanément au pillage, conditionné par une semaine de pratiques. Il me faut cinq bonnes minutes pour errer, d'un présentoir à l'autre, flairer, observer et réunir en plusieurs passages ce qui constituera mon petit-déjeuner. Retournant avec un plateau chargé, je rafle une place en tête de lignée pour être bien en vue et tout naturellement, dix minutes plus tard le Scandinave, premier arrivé des deux randonneurs, prend place à côté de moi.

C'est donc à lui que je remets mon bouquin fripé qui a perdu sa page de garde. Une demi-heure plus tard, la mission que je me suis assignée étant remplie, je quitte la table, salue la paire reformée en leur souhaitant bonne route et remonte en chambre pour la dernière fois.

La matinée s'annonce belle, propice à la marche et à toutes les aventures ; pourtant ce n'est qu'au rythme modéré de la promenade que je me déplace, retenant instinctivement le moment où je me tiendrai à l'affût du car venant de Ribeauvillé et allant à Colmar. Mes seules pensées dérivent déjà vers l'instant où - en sens inverse - j'en descendrai pour reprendre ce périple à l'endroit où je vais l'abandonner. Rendez-vous dans un an sans doute...

Guy Diemunsch